



HAL
open science

Una bellissima coppia discorde. Il carteggio tra Cesare Pavese e Bianca Garufi (1945-1950). Texte présenté et annoté par Mariarosa Masoero

Vincent d'Orlando

► **To cite this version:**

Vincent d'Orlando. Una bellissima coppia discorde. Il carteggio tra Cesare Pavese e Bianca Garufi (1945-1950). Texte présenté et annoté par Mariarosa Masoero. Épistolaire. Revue de l'A.I.R.E., 2013, pp.255-258, n°39. hal-02293113

HAL Id: hal-02293113

<https://normandie-univ.hal.science/hal-02293113v1>

Submitted on 20 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Vincent d'Orlando

Una bellissima coppia discorde. Il carteggio tra Cesare Pavese e Bianca Garufi (1945-1950). Texte présenté et annoté par Mariarosa Masoero, Firenze, Olschki, 2001

(compte rendu publié in in « Epistolaire » n°39, Paris, Honoré Champion, 2013, p.255-258)

Grande spécialiste de Cesare Pavese auquel elle a consacré plusieurs études, Mariarosa Masoero offre aux nombreux amateurs de l'écrivain turinois, critiques ou simples lecteurs, un nouveau chapitre destiné à mieux cerner l'une des figures majeures de la littérature italienne de la première moitié du siècle dernier.

Deux volumes de lettres de Pavese avaient déjà été publiés par Einaudi dans les années 60 mais l'édition Olschki possède le mérite de faire apparaître, d'incarner pourrait-on dire, une destinataire exceptionnelle et, selon l'heureuse formule de la jeune femme elle-même, véritable « âme jumelle » de son correspondant. Bianca Garufi est alors collaboratrice de la maison Einaudi et traductrice du français. Mais surtout elle rédige à quatre mains avec Pavese un roman « bisexué » comme ce dernier le définit, qui ne sera publié qu'en 1959, dont le titre résume d'une certaine manière la relation qui les unit : *Fuoco grande (Grand feu)*.

Comme dans tout échange épistolaire entre deux écrivains, l'un affirmé et au sommet de sa gloire littéraire, l'autre aspirant et faisant son miel de conseils et d'encouragements – peu nombreux à vrai dire car Pavese a le compliment rare (« Tu sais très bien que quand j'écris des lettres, je maltraite ») comme le montre ce jugement sans appel de 1948 : « il est clair que tu te fous de la littérature » –, les lettres témoignent de préoccupations et d'observations de natures très diverses. Certaines participent d'une rhétorique amoureuse qui oscille entre espoir d'une relation apaisée et constat amer qu'elle leur est impossible. D'où le beau titre choisi par Mariarosa Masoero, tiré d'une lettre de Pavese de 1947, et qui pourrait être traduit par « un très beau couple discordant » au sens où l'on emploie cet adjectif pour désigner des voix qui ne sont pas exactement dans la même tonalité. D'autres lettres, précieuses pour les spécialistes de Pavese, évoquent la petite cuisine de professionnels des Lettres qui gèrent au quotidien une maison d'édition, la plus importante de l'Italie d'après-guerre. Il s'agit de calmer les susceptibilités et de répondre aux requêtes de tous ceux, écrivains, traducteurs, responsables de collection, simples secrétaires, qui font tourner la machine littéraire. Certains courriers, enfin, évoquent le paysage culturel européen (« les écrivains français sont comme des danseuses : Vercors, Camus, Éluard, Aragon sont en tournée mondiale alors qu'ils devraient surtout apprendre à écrire un peu mieux », Pavese, 29 avril 1946) et italien en citant quelques auteurs déjà célèbres ou appelés à le devenir, comme Elio Vittorini ou le tout jeune Italo Calvino. A travers eux et leur œuvre, en écho à celle du chef de file qu'est devenu Pavese à son grand étonnement, c'est toute une génération qui construit le paysage littéraire et intellectuel d'une « idéologie de la reconstruction » (formule du critique Romano Luperini) qui façonnera la culture italienne jusqu'au milieu des années 50.

La sphère intime de relations rendues compliquées par l'éloignement et le caractère sombre et volontiers misanthrope, voire subtilement misogyne, de Pavese (« Je suis certainement cruel, si on peut appeler cruauté le comportement normal de quelqu'un qui respecte tellement les femmes qu'il ne veut en entendre parler », 1945) et la dimension chorale d'un combat collectif peuvent se croiser dans une même lettre. Car ce qui caractérise ces documents – mais n'est-ce pas le propre de toute démarche épistolaire ? –, c'est le principe du coq-à-l'âne et de digression qui rend caduque toute tentative de structuration solide du discours et confère aux échanges la beauté d'un aveu renvoyant surtout à la fragilité de celui qui y consent. Et de ce point de vue, les lettres de Pavese ont une immense vertu. Elles confirment et illustrent par l'*exemplum vitae* ce que son œuvre fictionnelle et poétique (le lecteur français se rapportera avec profit à la récente publication Quarto Gallimard conçue par Martin Rueff) et ce que son journal *Le métier de vivre* laissaient percevoir : l'écrivain piémontais est persuadé de se heurter, malgré toutes ses tentatives pour se rapprocher des autres, et des femmes en premier lieu, au mur d'un destin contraire qui le réduit à une solitude acceptée, voire paradoxalement chérie, car elle

constitue l'amorce et le thème même de son écriture : « Ici [à Rome], je vis seul et tragiquement. Toi et la facilité avec laquelle tu peux devenir l'amie d'un balai, tu ne comprends pas ce que cela signifie être seul *tous* les soirs. Mais j'y suis habitué et après tout le sens de ma présence au monde est dans l'écriture » (27 mars 1946).

L'embarras avec soi-même, qui parcourt ces textes et finit par convaincre celle qui pourrait en démonter le mécanisme, est le fil rouge du regard que Pavese pose sur sa vie et dont il cherche un miroir auprès de ses interlocuteurs, s'étonnant de leur réticence à ne pas le suivre sur le terrain de l'autodénigrement. La destinataire de cet épistolaire, par exemple, peut à l'occasion raviver chez lui, grâce à son enthousiasme et à une foi dans la littérature qui semble inaliénable, une flamme que Pavese craint et recherche tout à la fois. Ainsi s'instaure entre le maître et sa disciple un lien solide, nourri par la dépendance que crée l'estime lorsqu'elle devient amitié amoureuse. Bianca Garufi, sur ce point, est l'interlocutrice idéale puisqu'elle combine la passion pour l'écriture et les doutes sur sa capacité à en être digne et à en vivre. Ce qui trouble, à la lecture de ces lettres croisées, c'est le refus et l'impossibilité de Pavese d'être cantonné au rôle de Pygmalion ou de directeur de conscience. Très souvent s'inverse entre eux le rapport hiérarchique inhérent à toute relation intellectuelle et l'écrivain reconnu demande l'avis, voire l'aide, de l'apprentie romancière, exprimant ainsi le désarroi d'un homme qui, bientôt, ne supportera plus de frayer avec soi-même. Son suicide aura lieu quelques semaines après la dernière lettre envoyée à Bianca, en février 1950, dans laquelle on peut lire ces mots, écho des pages de son journal intime et, par l'imbrication entre vie privée et vie publique, une des probables explications de son geste prochain : « Les livres que j'écris ne plaisent probablement à *personne*, même si beaucoup disent du bien de moi (...) Je me sens comme les princesses d'antan qui ne parvenaient jamais à se faire aimer pour elles-mêmes mais seulement grâce à leur position ».

Bianca Garufi, comme toutes les femmes que Pavese a aimées d'un amour stérile et malheureux (Tina Pizzardo et Fernanda Pivano surtout), assume aux yeux de ce dernier un rôle qui l'écrase : tantôt soutien psychologique, tantôt collaboratrice, tantôt lectrice privilégiée, tantôt muse – c'est à elle qu'il pense en rédigeant certains de ses *Dialogues avec Leucò* et les poèmes de *La terre et la mort* –, elle ne peut, malgré la fierté mêlée d'un sentiment de flatterie qui apparaît ici ou là dans ses lettres, supporter cette multitude de fonctions. Forte personnalité, elle refuse d'être réduite au seul rôle de faire-valoir. Les lettres qu'elle envoie à Pavese illustrent l'alliance singulière entre la satisfaction d'être une alter-ego et l'exigence de défendre son bout de gras, de construire une œuvre propre. D'une certaine manière, elle ouvre cet épistolaire qui n'aurait pu être qu'une annexe des lettres déjà publiées et du *Métier de vivre* vers une direction différente et peut-être universelle (pensons, pour rester dans le domaine italien, aux très belles lettres entre Sibilla Aleramo et Dino Campana) : peut-on aimer quand l'autre est à la fois mentor et rival ? L'admiration ne serait-elle pas finalement un obstacle majeur à une relation amoureuse sereine ?

Terminons cette présentation par un ultime aveu de Pavese, en date du 21 octobre 1945, qui résume magnifiquement l'étrange lien unissant ce couple « dissonant » dont les lettres, hésitant entre solipsisme et ébauche d'un véritable dialogue, nous rappellent que c'est souvent à soi que l'on s'adresse quand on écrit à l'autre. Et si l'on tend la main, c'est parfois moins par altruisme que pour sentir une présence réconfortante :

« Comme on s'abandonne aux fleuves, je m'abandonne à toi, toi qui sans le savoir as la force de me porter. Mais n'oublie pas que tu peux te passer de moi, tu peux t'écouler, égale et tranquille, et me laisser sur la rive ».

Vincent d'Orlando